son président, M. Quentin-Bauchart, a décidé de reculer à une date ultérieure, et que l'on pressent encore lointaine, la clôture de cette exposition qui devait avoir lieu en principe le 31 juillet.

DISTRIBUTIONS DE PRIX

Collège Stanislas

La distribution des prix a eu lieu ce matin.

M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française, qui présidait, a prononcé un discours où il établit spirituellement que le dédain de la jeunesse pour la vieillesse est l'un des instruments du progrès :

En effet, dit-il, si les jeunes gens professaient pour les vieillards et les enfants pour les parents, une admiration sans réserve, ils borneraient leur ambition à les imiter. Le monde ne verrait alors se réaliser aucun changement et ne ferait aucun pas en avant. Mais, autant que je puis connaître l'état d'esprit des générations nouvelles, il n'est pas à craindre que leur respect excessif pour les générations passées entrave la marche du monde.

Et d'ailleurs à quel titre et de quel droit celle à laquelle j'ai appartenu aurait-elle la prétention de s'imposer à l'imitation et de se donner en exemple ? A l'âge où nous commencions de naître à la vie intellectuelle et à l'action, nous avons été atteints par la plus effroyable catastrophe que la France ait jamais subie, qui pour vous, mes jeunes amis, n'est qu'un épisode déjà lointain de notre histoire, mais qui, pour nous, a été un coup en plein cœur. Et si le lendemain nous avons réussi à panser quelques-unes de ses plaies les plus saignantes, nous avons échoué dans le plus beau de nos rêves, qui aurait été de voir tous ses enfants unis et réconciliés, sous un régime de paix sociale et de liberté religieuse.

Il fait ensuite allusion aux épreuves par lesquelles a passé, depuis un an, l'administration du collège Stanislas.

Vous savez tous sur la foi de quel traité vivait l'ancien établissement fondé, il y aura au mois de juillet de l'année prochaine, un siècle, par le vénérable abbé Liautard, et auquel il avait donné le nom de Maison d'éducation. Vous savez que cette maison d'éducation, beau nom qu'elle n'a jamais cessé de mériter, avait le privilège unique, conféré par la Restauration, confirmé par la seconde République, de recruter ses professeurs dans l'Université, tout en conservant la liberté de son administration intérieure dont elle faisait usage pour confier tout ce qui concernait la discipline, la surveillance et l'enseignement moral à des maîtres ecclésiastiques. Ce qui avait produit cette heureuse alliance, tout le monde le sait. Un collège qui avait compté comme professeurs, comme directeurs ou comme élèves : Leverrier, Ozanam, le père Gratry, Faustin Hélie, Caro, Camille Doucet, Glachant, Merlet, Mgr d'Hulst — je m'étais promis de ne parler que des morts, mais il m'est impossible de ne ne pas ajouter à ces noms celui de mon vénéré confrère le duc d'Audiffret-Pasquier — ce collège-là n'avait rien à envier à nos plus brillants lycées. J'oserai dire que l'idéal de l'éducation s'y trouvait réalisé. Nourrir, en effet, les jeune intelligences d'un suc vivifiant, les mettre de bonne heure aux prises avec les problèmes inévitables qui se posent chaque jour devant la conscience de l'humanité, et ne point les leurrer de notions conventionnelles qui s'écrouleront au premier contact avec la réalité, ne point leur dissimuler les difficultés ni les objections, mais les préparer à l'avance à la contradiction et à la controverse, en leur donnant l'habitude de penser par eux-mêmes et de ne pas jurer sur les paroles du maître; en un mot, fortifier les esprits en les émancipant, c'est là ce que l'Université fait à merveille, et sans méconnaître les dangers de cette gymnastique intellectuelle, tout en confessant que les exercices en sont périlleux et que les chutes y peuvent être funestes, je crois cependant que la méthode est, à tout prendre, saine et salutaire, car elle trempe la jeunesse pour les luttes intellectuelles qui sont la condition de notre temps. Elle lui apprend à se défendre et à combattre. Mieux vaut, pour la vigueur et la santé d'une jeune plante, l'accoutumer de bonne heure au plein air, que la conserver en serre chaude, pour l'exposer brusquement au moment où elle pousse ses premières fleurs, à toutes les intempéries des saisons.

Mais, chez l'adolescent, l'éducation ne consiste pas pas seulement à fortifier l'esprit; il faut aussi former la conscience. Il faut éveiller en eux le sens du bien et du mal, leur faire sentir la nécessité de la règle morale et goûter l'austère beauté du devoir. Et c'est là ce que le prêtre, à son tour, fait à merveille, car ayant, par un sacrifice héroïque, renoncé à la joie la plus légitime que l'homme puisse connaître, celle de la paternité directe, il aime les âmes qu'il a engendrées à la vie morale, comme un père aime ses enfants, et pour leur enseigner le devoir, il n'a pas besoin d'avoir recours aux arguments d'une philosophie vacillante qui invoque tantôt l'intérêt personnel bien entendu, tantôt la solidarité sociale, car il peut en asseoir les préceptes sur la base solide du Décalogue, et en puiser les leçons à la source pure de l'Evangile.

Par qui la rupture a-t-elle été décidée et accomplie? Par vous, messieurs les membres du conseil d'administration? Assurément non, car ce n'est pas sans un profond regret que vous avez vu se briser ce lien qui vous attachait à l'Université en vous laissant votre indépendance, et que vous avez dû effacer ces mots : « Université de France », que vous aviez écrits au-dessus de votre belle devise. « Français sans peur, chrétien sans reproche. » Par l'Université? Pas davantage. Elle n'a pas été consultée. J'ose dire que si elle l'avait été, elle n'eût répudié ni le contact ni la concurrence avec vous. Assurément, je n'ai aucune qualité pour traduire les sentiment de ce grand corps auquel rien ne me rattache, sauf le souvenir reconnaissant d'un ancien élève qui lui doit une grande partie du peu qu'il sait, et l'affectueux respect que j'ai conservé pour mes anciens maîtres. Mais je ne suis pas sans quelques relations avec des hommes qui l'honorent et qui veulent bien me traiter en ami. Je ne serai point démenti par eux, si je dis que, dans son immense majorité, l'Université envisage avec regrets tout ce qui tend à transformer en âpre lutte une concurrence légitime, et qu'elle ne souhaite point de voir traiter ses rivaux en ennemis. L'Université a trop de fierté et de juste confiance en elle-même pour solliciter une protection compromettante, et son glorieux passé lui suffit pour ne point redouter l'issue d'une lutte à armes égales. Je suis persuadé que si elle exprimait un désir, ce ne serait point de voir restreindre la liberté de ses concurrents, ce serait de voir étendre la sienne. L'Université est demeurée libérale ; c'est sa force et son honneur.

Par qui donc ce lien qui unissait Stanislas à l'Université a-t-il été rompu? Je ne le rappellerai pas, car je ne pourrais le faire sans donner accès à la politique dans une réunion d'où elle doit être bannie. Je me bornerai à dire que cette rupture a été un des épisodes, sinon des plus douloureux du moins des plus caractéristiques, de cette révocation de l'Edit de Nantes du dix-neuvième siècle, qui attriste en ce moment les premières années du vingtième et qui ne saurait durer plus longtemps que ne durent, dans notre généreux pays de France, les éclipses du droit, de la justice et de la liberté.

L'orateur emprunte au Père Lacordaire un dernier conseil aux jeunes gens :

Vous savez qu'il avait consacré ses dernières années à l'éducation de la jeunesse. Il cherchait dans ce noble emploi de son activité, une consolation aux amertumes qui ne lui avaient pas été épargnées. Indifférent aux formes politiques, mais passionnément épris de la liberté, il l'avait vue reniée par ceux-là mêmes qui l'avaient autrefois réclamée avec lui, et qui depuis lors avaient préféré la protection d'un maître. Les idées au triomphe desquelles il avait dévoué sa vie, étaient tombées dans une sorte de disgrâce; il ne comprenait plus les hommes de son temps et il sentait qu'il n'était plus compris par eux. Aussi avait-il pris son parti de la retraite et, dans son style imagé, il se comparait lui-même « à un vieux lion qui a voyagé dans les déserts et qui, assis sur ses quatre nobles pattes, contemple d'un air un peu mélancolique la mer et les flots ».

Mais s'il s'affligeait du présent, il ne doutait pas de l'avenir, et pour préparer cet avenir, il rassemblait sous les ombrages de Sorèze, des jeunes gens qu'il élevait dans l'amour de la France et de l'Eglise. Lorsque, pour la première fois, il vit s'éloigner quelques-uns d'entre eux qui, leurs études terminées, allaient se trouver aux prises avec la vie, son âme de père fut saisie d'un grand trouble, et d'une voix qui n'avait plus l'éclat d'autrefois et qui s'était, disait-il lui-même, rouillée à leur service, il leur adressait ces paroles ardentes : « O vous, les premiers jeunes gens que j'envoie dans le monde, de grâce, comptez-vous pour quelque chose; sachez vouloir et vouloir sérieusement. Ce n'est pas d'orgueil qu'il s'agit, mais de dignité. Dans notre siècle, presque personne ne sait vouloir. Encore donc que Dieu ne vous ait pas mis longtemps dans mes mains, je vous prie de garder cette parole : Ayez une opinion. Si vous le faites vous serez de grands citoyens. Sinon, vous déshonorerez votre pays. »

Pour moi, mes jeunes amis, qui n'ai rien d'un vieux lion, qui n'ai point voyagé dans les déserts et qui n'ai conquis, par aucun service rendu, le droit de m'asseoir sur quatre nobles pattes, je vous dirai cependant la même chose. Quand vous aurez pris ce que les Romains appelaient la robe virile, vous serez les citoyens d'un pays tristement, affreusement divisé. Vous aurez à choisir entre des opinions qui s'entrechoqueront sous vos yeux avec violence. Ayez le courage d'en choisir une. Ne vous laissez pas envahir par cette maladie des temps fatigués qui s'appelle le scepticisme, et ne prenez pas pour une supériorité ou pour une élégance, ce qui n'est qu'une infériorité et une faiblesse. Il faut avoir de la volonté dans l'esprit comme dans le caractère, et le dilettantisme n'est qu'une forme trompeuse de l'impuissance intellectuelle. Ayez donc une opinion. Je n'ajouterai pas : n'en changez jamais, car je connais le dicton qui, à mon sens, ne laisse pas de faire quelque honneur aux sots, mais, croyez-moi, n'abusez pas du droit de vous montrer hommes d'esprit, et quand vous aurez choisi une opinion, avec réflexion et désintéressement, sachez faire à cette opinion les sacrifices qu'elle pourra vous commander. Souvent ces sacrifices auront leur récompense, car, dans un pays aussi changeant que le nôtre, chaque opinion semble avoir son tour, et pour le voir venir, il suffit de savoir attendre, — chose, il est vrai, insupportable à la jeunesse. Mais peut-être aussi ces sacrifices pourront-ils vous être douloureux et vous coûter vos ambitions les plus chères. Peut-être connaîtrez-vous ce sentiment que Lacordaire lui-même, quelques années avant sa mort, exprimait admirablement, lorsqu'il disait : « Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, et qu'à la fin d'une longue carrière, on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et sur les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu, dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. »

Lycée Montaigne

La distribution des prix aux élèves du lycée Montaigne a eu lieu dans le grand amphithéâtre de la Nouvelle Sorbonne le lundi 27 juillet, sous la présidence de M. Cuq, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, assisté de M. Plançon, proviseur.

M. Pauthier, professeur de langue et littérature françaises, a montré dans son discours combien se sont heureusement transformés les rapports des professeurs avec les élèves, combien les premiers apportent de dévouement, de sollicitude et d'affection, et les seconds, d'entrain, de bonne humeur et de confiance.

Le président a parlé de la collaboration des professeurs et des familles, et de l'obligation pour les parents de préparer, seconder et compléter l'œuvre des maîtres, puis les prix ont été proclamés.

Voici les noms des élèves qui ont obtenu le plus grand nombre de nominations :

4e B 1 : Bruneau, Flammarion, Guestre, Picquefeu, Plouin. — 2 : Benoît, Gouillet, Mexme, Monnier, Pineau, Sarrot, Simondet. — 5e A 1 : Beauté, Desforges, Fichet, Laurent, Lefebvre, Maliet, Margerin, Meneau, Platard, Rousselet. — 5e A 2 : Breton, Egger, Foubert, Fournier, Godin, Jordan, Lemoine, Parent, Rational. — 5e A 3 : Dufraisse, Houssin, Lesquivin, Michon, Reynaud. — 5e A 4 : Beaugou, Cordeau, Laurenceau, Roulier. — 5e B. 1 : Bader, Jourdan, Letzgus, Libert, Pierre, Piniau, Poitier, Schopfer, Vignon. — 5e B 2 : Bœuf, Dugos, Fautier, Huberty, Ladoux, Lambert, Lambrecht, Legavre Mouttet, Roland. — 6e A 1 : D'Allaines, Ballot, Bontemps, Carvalho, Hermal, Le Bourdellès, Moine, Normand, Pinto, Préteux, Puech, Zévort. — 6e A 2 : Bocage, Cheinisse, Favot, Huss, Janiaud, Renouvin. — 6e A 3 : Arnitz, Bézine, Bocage, Boscq, Darius, Durkheim, Gibier, Godin, Janet, Jeanniot, Pécout, de Brauer. — 6e B 1 : Becker, Devouge, Laurent, Lejonne. — 6e B 2 : Andreau, Canoz, Françon, Gaut, Lefschetz.

7e 1 : Ballot, Boex, Desjardins, Gerbaux, Guichard, Lobato, Pernambuco. — 7e 2 : Defrasse, Desserée, Fortemps, Plouin, Rotival, Vallat. — 7e 3 : Cazauvieilh, Darius, Dubois, Gayda, D. Haranger, Jeanmasson, Lœwenhard, Pécout, Roussanof, Salomon, Tongas, Viennot. — 8e 1 : Fourrier, Jeanmasson, Lichtenberger, Monmory, Pézard, Schiffer, de Vernon. — 8e 2 : Cor, Cuq, Desjardin, Krieg, Lœwenhard, Martinet, Massigli, Pichon, Scheffler. — 8e 3 : Betmont, Bouvier, Chauvin, Huvé, Philardeau, Putois, Robert, Rossignol, Ruelle, Teste, Moulun.

2e Préparatoire 1 : Breuillet, Dévallon, Roussel, Wykes. — 2e Préparatoire 2 : Cazauvieilh, Conte, Delpech, S. Michel, Monceaux, Nouy, Vigne, Woog. — 2e Préparatoire 3 : Adnot, Boscq, Boudreaux, Gross, Hillemand, Jallot, Mathieu.

1re Préparatoire 1 : Appert, Decaux, Gentil, Gouverneur, Guy, Jourda, Lanson, Lotte, Magnien, Marjollin, Merlé, Nordeman, Périlliat, Pradié, Schill, Vaucois, Villetel. — 1re Préparatoire 2. — Charbonnier, Houssiaux, Jouin, Pelletier, Renaudie.

Enfantine 1. — Bodard, Defrasse, Didier, Guillon, Mathieu, Perreau, Plésent, Randoing, Rivier, Simulin, Thiébault, Tochon.

Enfantine 2. — Bénard, Bernard, Betmont, Charvet, Darius, Demerlé, Houdan, Pierre, Poisson.

Enfantine 3. — D'Allaines, Bourlet, Fabre, Klimoviez, Peschard, Rochet, de Vernon.

La musique du 23e régiment d'infanterie coloniale a exécuté les morceaux les plus brillants de son répertoire.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de M. Bayeux-Dumesnil, décédé en son domicile, 138, avenue Malakoff, à l'âge de 69 ans.

Les obsèques auront lieu mercredi, 29 juillet, à trois heures précises. On se réunira à la maison mortuaire pour se rendre directement au cimetière Montmartre.

On annonce la mort de M. Jules Lippmann, agent général d'assurances, frère de M. Edouard Lippmann, ingénieur civil, décédé au Vésinet dans sa soixante-quinzième année.

Les obsèques auront lieu demain mardi, à dix heures et demie très précises.

On se réunira devant la porte du cimetière Montmartre.

Il ne sera pas adressé de lettre d'invitation. La famille prie de considérer le présent avis comme en tenant lieu et de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

LA GROTTE DES CROCODILES

A MAABDÈH

Les cavernes que les remous du fleuve ont creusées dans les parties basses du Gebel Abou-Féda ont abrité les derniers crocodiles de l'Egypte moyenne. Ils étaient une vingtaine encore il y a trente ans : ils ont disparu aujourd'hui. Les habitants des villages voisins les ont-ils tués un à un, ou bien sont-ils partis en sourdine pour rejoindre au loin, vers le Sud, leurs amis de Nubie? Personne ne soupçonnerait à quel point ils ont pullulé dans ces parages, si nous n'en avions la preuve dans les milliers et les milliers de momies dont les débris encombrent l'hypogée de Maabdèh.

C'est au hameau de Chékalkil qu'il faut débarquer lorsqu'on veut les aller visiter. La rive est si haute qu'elle masque entièrement le pays au-delà et qu'elle ne nous permet pas d'évaluer la distance qui sépare la montagne du Nil ; il semble en mettant pied à terre qu'on soit à cent ou deux cents mètres à peine, mais dès qu'on est monté sur la berge, on reconnaît qu'on était loin de compte. Une plaine se révèle, large, profonde, variée d'aspects et de cultures ; un peu de blé, un peu d'orge, du helbèh, des fèves en fleur dont l'odeur encore engourdie par la fraîcheur du matin nous arrive douce et fine, des pois chiches, des lupins, du trèfle, le tout chétif et maigre, car depuis deux hivers la crue est insuffisante et le sol ne donne plus ses récoltes accoutumées. Déjà une partie des fourrages ont été coupés en herbes, faute d'eau pour les irriguer ou l'on y a lâché le bétail avant qu'ils ne soient desséchés. Nous croisons une avant-garde de chèvres et de chevreaux qui passent, oreilles ballantes, sous la conduite de deux petites filles. Plus loin, une quarantaine de buffles et de vaches paissent au piquet et s'interrompent pour nous regarder. Le bouvier, un énorme gaillard barbu qui occupe ses loisirs à filer de la laine, n'en revient pas de voir tant d'Européens ensemble : dans l'étonnement où notre brusque apparition le jette, il nous salue gravement d'un *salam aleikoum*, comme si nous étions des musulmans. Deux ânons soyeux qui folâtraient auprès de lui l'abandonnent pour nous, et, après nous avoir flairés, ils se décident à nous faire un bout de conduite jusqu'au village, galopant, brayant, ruant, secouant leurs oreilles comiques, avec la gentillesse de leur âge : mon guide m'assure qu'ils sont les propres neveux de mon baudet, et il reconnaît dans leurs cabrioles, une marque touchante de l'esprit de famille.

Maabdèh s'est agrandi beaucoup pendant ces vingt années. Il comprenait naguère deux ou trois groupes de cases misérables, séparées par des terrains vagues et par des mares puantes. Les Bédouins Maazèh rôdaient aux alentours enlevant les bêtes et saccageant les moissons : parfois même, lorsqu'ils rencontraient une femme ou un enfant isolés, ils les emmenaient dans leurs tentes et ils ne les rendaient plus. La surveillance qu'on a exercée sur eux depuis lors les a forcés à se corriger de leurs mauvaises habitudes. Ceux d'entre eux qui n'ont pas préféré se retirer au désert, ont acheté des terres et se sont improvisés agriculteurs : ils vivent en termes d'amitié avec leurs victimes d'autrefois; et ils leur achètent leurs moutons ou ils leur demandent leurs filles en mariage au lieu de les leur voler. Le souvenir de leurs rapines persiste pourtant assez présent pour que les fellahs continuent à prendre leurs précautions contre un retour de sauvagerie. Leurs maisons neuves sont construites en briques cuites à la hauteur de un mètre cinquante de manière à défier la pioche, puis au-dessus de ce soubassement, la muraille monte en briques crues sans saillie, sans ouverture jusqu'au-dessus du point qu'atteindraient les échelles légères en usage dans la région : elle défierait les assauts des Bédouins trois ou quatre jours au moins, assez longtemps, à coup sûr, pour que les postes de police voisins accourussent à la rescousse. Maabdèh offre, d'ailleurs, le type commun du village de la Haute-Egypte, ruelles étroites et sinueuses, tas de tessons, litière de fumier et de paille de dourah sèche, clans de chiens à demi-sauvages qui errent nonchalamment en quête d'os à ronger ou qui dorment en travers du passage et grondent, sans se déranger, sous le sabot de nos montures. On entrevoit de droite et de gauche, par les portes entre-bâillées les dispositions et les scènes d'intérieur ordinaires, une courette irrégulière, avec son banc de terre battue, quelques poteries grossières éparses, dans un coin le foyer, la lourde cruche que les femmes ont emplie ce matin à la rivière, des poules picorant, des enfants pleurant, et, au fond, la niche où la famille entière se retire chaque soir et s'entasse pour dormir. C'est le désordre et la saleté dans toute sa hideur, mais non la misère, bien que l'inondation ait été médiocre et que le choléra ait fait rage. Les gens vivent dans ces taudis parce qu'ils en ont l'habitude invétérée : il en allait ainsi, il y a six mille ans ou plus, sous le règne de Ménès, et ce qui suffisait alors aux pères contente encore les fils de génération en génération.

Le canal qui borne le village vers l'Est est vide presque partout, et le peu d'eau qu'il a gardé se concentre en flaques verdâtres aux endroits les plus creux du lit. Les troupeaux s'y baignent, les enfants y barbotent, les femmes y lavent, et, au besoin, quand le loisir leur manque de descendre au Nil, elles y puisent de quoi boire et cuisiner : les ânes refusent d'y toucher du bout des lèvres, mais les hommes s'en abreuvent sans sourciller et ils n'en meurent pas, même en temps d'épidémie. Au delà, le cimetière groupe autour de son cheikh à coupole grisâtre et de ses deux ou trois sépultures familiales aux murs bas, crénelés vaguement, ses rangées de tombes anonymes indiquées à peine par quelque éclat de pierre levé au chevet, puis, derrière le cimetière, l'escalade commence.

Le pied de la montagne s'enfonce dans une sorte de moraine sous laquelle les assises de pierre vive, percent plus fréquentes à mesure qu'on s'élève : elles s'en dégagent bientôt et elles forment comme un vaste escalier dont les marches sont réunies par des plans inclinés de sable et de débris. Au bas de la montée, des carriers ont mis récemment à jour deux ou trois caveaux anciens, rudes, étroits, bas de plafond, sans inscriptions ni sculptures, garnis de *loculi* où, les momies se reposèrent jadis : violés à l'époque romaine, une croix tracée à la couleur rouge sur la paroi du fond, prouve qu'ils servirent de retraite à des moines chrétiens. Un peu plus haut, un lit de calcaire plus fin que les autres a été exploité dès l'antiquité, et la silhouette des blocs s'y dessine encore partout, de même que le sillon du ciseau qui les découpa. Plus haut encore une masse de rochers se détache et s'avance en éperon que surmontent deux ou trois dents de silhouette fantastique disloquées, lézardées, si rongées à la base qu'elles demeurent suspendues en porte-à-faux, et qu'on redoute presque de les voir s'écrouler d'un instant à l'autre. Le sentier oblique vers le nord pour les éviter, puis il court en lacet le long du flanc de la montagne l'espace de cinq à six cents mètres avant d'atteindre le rebord du plateau. La pente est raide, la chaleur réverbérée par le mur de calcaire contre lequel nous marchons, nous enveloppe et nous cuit.

Vers le sommet, au dernier tournant, une bouffée de vent frais nous frappe au visage et un panorama immense se déploie d'un seul coup sous nos pieds : la plaine verte et jaune, ses villages embusqués dans les palmiers, le Nil déroule en courbes immenses moutonnant sous la brise, les villes de l'autre rive, Manfalout, El-Hawatka, Kavali, blanches et grises autour de leurs minarets, puis, à l'extrême lointain, la colline de Siout qui projette sur l'horizon son profil nuancé délicatement de rose et de lilas tendre. Mille bruits montent jusqu'à nous, le chant de cet ouvrier qui, là-bas, tire sa chadouf, un salut de deux passants qui se croisent sur la chaussée du canal, un bêlement de mouton, les rires d'une bande de femmes qui s'en vont puiser l'eau, le sifflet aigu d'un remorqueur qui peine, tout essoufflé, avec un convoi de cannes à sucre. L'air d'Egypte qui découpe si nettement la silhouette des objets ne mêle pas plus les sons qu'il ne brouille les plans du paysage ; il les transmet chacun avec sa valeur entière, et s'il en adoucit un peu les discordances, il ne les perd jamais dans un de ces ensembles où les bruits de nos campagnes s'harmonisent et se fondent les jours d'été.

Un temps de galop vers la droite et, en deux minutes, toute cette vue ouverte sur la vallée s'est refermée derrière un pli de rocher; le plateau file devant nous en ondulations d'un rythme lent et souple qui vont s'éteindre insensiblement à l'est dans la masse des collines arabiques. Partout le sol étincelle et reluit comme s'il était de cristal ou de sel : vérification faite, ce n'est que du talc en éclats, les déchets d'une carrière que les Egyptiens exploitèrent jadis et qu'ils crurent avoir épuisée, mais où l'industrie moderne trouverait peut-être à s'approvisionner largement. La sente traverse ce poudroiement de poussière lumineuse, montant et descendant au gré de la pente, sans que nous paraissions nous rapprocher sensiblement du terme de notre course. Enfin, au bout d'une demi-heure, notre guide s'arrête et nous montre une crevasse dont les contours se dessinent en triangle sur la roche. Elle est longue de trois ou quatre mètres, et bouchée presque à demi par un bloc jeté en travers, du côté de la base. Faute de connaître la porte réelle, on descend par là dans la grotte des Crocodiles. La plupart des touristes qui viennent encore jusque-là considèrent un moment l'ouverture et s'en vont : seuls les archéologues persistent, bien que l'intérêt de la visite ne compense pas suffisamment, même pour eux, les fatigues qu'elle impose.

On se glisse dans la fente en s'accrochant aux aspérités, un pied deci un pied delà, jusqu'à la profondeur de quatre ou cinq mètres, et dès l'abord, on est assailli aux narines par une odeur écœurante de momie mouillée puis fermentée lentement. Au fond, vers la gauche, sous le bloc transversal, un soupirail enfumé bâille où le guide s'est enfoncé déjà, bougie à la main. C'est un vrai terrier à renard qui s'élargit et se resserre à chaque moment tantôt haut de près d'un mètre, tantôt si étroit que les voyageurs, un peu gros, y glissent bien juste à frottement dur. On y chemine comme on peut, sur les genoux, sur le flanc, sur le dos, sur le ventre, rampant, se tordant, coulant de droite et de gauche. La puanteur augmente, l'air se raréfie et semble gluant, tant il est chargé d'une poussière de poix ou de bitume, la chaleur devient intolérable : il faut compter cinq minutes, mais interminables, avant d'atteindre la première des galeries de l'hypogée.

Elle n'est ni spacieuse, ni bien odorante, mais du moins on y tient debout et l'on y peut remuer sans heurter le plafond. Elle file tortueusement puis elle rejoint d'autres galeries dont l'ensemble forme un écheveau aussi embrouillé que celui des catacombes romaines. Les Arabes ont des histoires terrifiantes de touristes qui, s'y étant aventurés seuls, n'en ont jamais retrouvé l'issue et y sont morts de soif ou d'épuisement. Ils ne savent pas qu'elles sont hantées de ghoules ou d'afrites pour lesquels la chair et le sang d'un Européen sont un régal sans pareil, mais ils croient fermement que les voyageurs disparus ont été mis à mal par cette engeance maudite de Dieu et de son prophète. Ce serait le cas de nous la faire décrire sur le théâtre même de ses exploits, mais si nous tournions la conversation sur ce sujet, nos gens seraient capables de se sauver du coup et de nous abandonner. Depuis que nous sommes entrés, les ghoules rôdent autour de nous, cherchant qui dévorer, et ce serait les provoquer à nous assaillir que de prononcer seulement leur nom. Nous marchons donc en silence, examinant les lieux du mieux que la lumière de nos bougies le permet. A ma première visite, il y a vingt ans, on voyait encore partout des momies de crocodiles, non seulement ces crocodiles géants qui abondent dans les nécropoles du Fayoum ou de Kom-Ombo, mais de petits crocodiles en bas âge, morts quelques jours ou quelques heures après leur naissance. Ils étaient ensevelis isolément ou par paquets, puis empilés les uns sur les autres jusqu'à remplir complètement les couloirs secondaires; c'est au plus si les fossoyeurs avaient réservé dans les galeries principales un couloir étroit qui les mettait à même de vérifier par intervalles l'état de la masse. On y rencontrait d'espace en espace quelques momies humaines, celles des prêtres du dieu Sovkou et des fidèles qui lui avaient voué un culte spécial : ils devaient payer cher la faveur de reposer éternellement parmi les incarnations de leur patron mystique. Ce qui leur prêtait à tous une valeur spéciale, c'est qu'hommes ou bêtes, ils étaient souvent bardés de papyrus, actes notariés, lettres privées, reçus, quittances, circulaires administratives, mais aussi volumes dépareillés ou déchirés des auteurs classiques de la Grèce. Harris leur enleva, il y a soixante ans, des fragments d'Homère et les restes d'un manuscrit qui contenait les discours perdus d'Hypéride l'Athénien : n'avait-on pas chance de recueillir d'autres œuvres plus importantes encore, celles de Sapho ou d'Alcman? Les fouilleurs arabes suscités par les savants européens, se sont introduits dans la grotte vers 1890, et ils y ont saccagé sans pitié tout ce qui avait échappé à l'injure des siècles. Ils ont éventré les grosses momies, écrasé les petites et, un beau jour, au milieu de leurs opérations, ils ont renversé sur les débris une des méchantes lampes à pétrole qu'ils emploient pour s'éclairer. On se figure aisément avec quelle rapidité le feu se propagea dans ces amas de chiffons et de matières organiques imprégnées de natron et de bitume. La légende veut qu'il y a longtemps déjà, un Anglais périt avec son drogman dans l'incendie que son imprudence avait allumé : les gens qui m'accompagnent prétendent que les deux Bédouins eurent le même sort. Que leur récit soit véridique ou non, ce ne sont partout que lambeaux de toile roussie ou réduits à l'état d'amadou, momies carbonisées, ossements calcinés ; le plafond et les parois latérales sont enduits d'une suie grasse qui tombe parfois et grésille à la flamme de nos bougies. Cependant, le guide nous affirme qu'il sait où est la porte réelle, celle par laquelle les Egyptiens introduisaient les cadavres; les débris accumulés contre elles forment une couche si dense qu'il faudrait beaucoup d'argent pour la percer, plus d'argent à coup sûr que cela ne vaudrait. Il nous propose de nous y mener, mais l'indécision de sa voix nous prouve que la corvée ne lui sourit guère. Tout à l'heure, quand nous serons remontés au soleil, il nous avouera qu'il a vu quelque chose remuer dans l'ombre, derrière nous, un mauvais esprit animé des pires intentions à notre égard; pour le moment il se borne à nous remontrer que c'est loin, très loin, et que nous n'avons que trois bougies à demi consumées. La raison est bonne et d'ailleurs nous en avons vu assez pour comprendre que désormais l'archéologie n'a plus grand butin à espérer d'un site aussi dévasté. Nous rebroussons donc, à quatre pattes. Voici un peu de jour qui filtre sous roche, voici l'orifice du soupirail, la crevasse, un triangle du ciel bleu au-dessus de nos têtes, la pleine lumière. On nous empoigne, on nous hale, on nous dresse sur le plateau, clignotant de l'œil comme des hiboux, mais enchantés, malgré tout, de notre pointe chez les crocodiles.

Il est doux de revoir le soleil et de respirer à pleins poumons la brise fraîche du nord; il est imprévu de recevoir les honneurs militaires en plein désert, au sortir d'un trou de momies. Tandis que nous explorions la grotte, le plus vieux des deux omdéhs qui se partagent le gouvernement de Maabdèh, apprenant que le directeur du service des antiquités visitait le pays *incognito*, lui avait dépêché, avec toutes ses excuses pour le rhumatisme qui l'empêchait de venir lui-même, la force armée locale, six ghafirs en blouse bleue, coiffés d'un toquet noir à bande rouge et porteurs de fusils à piston. Saluts, mouvements d'armes, et nous voilà obligés de redescendre dans la plaine, majestueusement, non plus comme de simples voyageurs libres de leur allure, mais comme de hauts personnages astreints à l'étiquette la plus rigoureuse. L'Omdeh nous attend chez lui pour nous offrir le café traditionnel et ce serait le blesser que de décliner son invitation. Il demeure dans la plus forte des maisons neuves que nous admirions ce matin à l'aller. La porte se dissimule à l'angle sud-ouest de l'enceinte extérieure et introduit dans un long couloir encaissé entre deux murailles aveugles et sourdes ; à l'extrémité vers la gauche, une baie se creuse par laquelle on pénètre dans la cour d'honneur. L'habitation proprement dite est précédée d'une vérandah dont le perron s'encadre entre deux candélabres de bronze. Elle est distribuée selon le plan ordinaire : un vestibule éclairé de vitrages multicolores, un salon garni de divans, et par derrière, une salle de réception meublée à l'européenne. Avant de revenir s'installer au village natal, notre hôte vécut plusieurs années au Caire et il y remplit un petit emploi dans un ministère : il en a rapporté des manières courtoises et un langage fleuri qui contrastent avec la rusticité de son entourage. Il possède je ne sais combien de feddans de bonne terre entre Maabdèh et Abnoub, et il a de la peine à les faire valoir, mais, somme toute, il n'est pas mécontent de son sort. Tandis que nous buvons son café en claquant des lèvres par politesse, il nous expose que, malgré la faiblesse de la crue, l'année ne sera pas désastreuse. Ses vaches et ses brebis ont été fécondes, ses brus lui ont donné trois garçons vigoureux depuis quelques semaines, et le choléra ne lui a tué aucune personne de sa famille. Sa maison est fraîche l'été, chaude l'hiver, et maintenant que nous l'avons honorée de notre visite, le malheur n'osera plus la toucher : la prospérité y réside à jamais.

G. MASPERO.

LIBRAIRIE

Guy de Téramond, l'auteur de l'*Adoration perpétuelle*, vient de publier un roman des plus étranges : la *Volupté de vivre*. (Voir aux annonces.)

A la librairie ouvrière, « l'Emancipatrice », deux des conférenciers des universités populaires, MM. Albert Bloch et Paraf-Javal viennent de publier, sous le titre la **Substance universelle**, une vivante introduction aux cours qu'ils ont professés.

En un volume de 115 pages les auteurs ont condensé les éléments de toutes les sciences, et ont su rendre attrayant et limpide un exposé cependant très sommaire.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Ont paru cette quinzaine :

Chez JOANIN, 24, rue de Condé. — *Le Livre d'or de Renan*, volume in-4° de plus de 200 pages, avec une planche en taille-douce hors texte et une suite autographique des lettres d'adhésion au comité de patronage du monument de Renan.

Chez BERGER-LEVRAULT. — *Annuaire de l'Administration préfectorale*, 6e édition, arrêtée au 10 juin 1903 (12 fr.) — *Les arrêts du Conseil supérieur de l'instruction publique*, par Henri Schmit, chef de bureau au ministère de l'instruction publique. 2e série : sessions de juillet 1899 à décembre 1902 (3 fr. 50). — *Recueil de documents sur les Accidents du travail*, réunis par le ministère du commerce (direction de l'assurance et de la prévoyance sociales). N° 1 : Lois, règlements et circulaires (1 fr. 25); n° 7 : Jurisprudence (5 fr.) — *Code annoté de la Réglementation du travail dans l'industrie*, par A. Duprat et A. Saillard. Supplément (1896-1903 (2 fr.)

Chez HENRI LECLERC. — *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, tome II : 1631 à 1661, par Frédéric Lachèvre (20 fr.).

Chez PLON. — *Côtes et ports français de la Manche*, par Charles Lenthéric, inspecteur général des ponts et chaussées.

Chez ALCAN. — *Causeries sanitaires*, par le docteur A. Yvert, médecin principal de l'armée en retraite, tome Ier (5 fr.).

Chez GARNIER FRÈRES. — L'*Empire libéral*, études récits, souvenirs, par Emile Ollivier, tome VIII : L'année fatale (Sadowa 1866) (3 fr. 50).

Chez FASQUELLE. — *Politique française et étrangère*, par Waldeck-Rousseau (3 fr. 50).

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE J. TAILLANDIER. — L'*Enquête*, roman tiré de la pièce de G. Henriot, par Maurice Landay (3 fr. 50). — *En dérive*, roman, par Jacques Sorrèze (3 fr. 50). — *Artiflots*, joies et tristesses militaires, par O'Sull (3 fr. 50).

Chez STOCK. — Le *Diocèse de la libre pensée*, par M. Guérin (2 fr.).

Chez ALBIN MICHEL, 59, rue des Mathurins. — L'*Enjeu du bonheur*, roman, par Pontsevrez (3 fr. 50).

AU JOURNAL « LE HOME », 7, rue Hégésippe-Moreau. — La *Côte normande*, de Honfleur à Ouistreham.

Chez A. LEMERRE. — *Pensées du Soir*, par la baronne de Knorr (1 fr. 50).

Chez GIARD-BRIÈRE. — *Revue de science et de législation financières* publiée sous la direction de MM. Max Boucard et Gaston Jèze, n° 2. — *La morale religieuse et métaphysique et la morale laïque*, par M. Charles Lejeune, avocat (1 fr. 50). — *Le droit administratif allemand* par Otto Mayer, édition française, par l'auteur, tome 1er : Partie générale (8 francs). — *Annales de l'Institut International de sociologie*, publiées sous la direction de M. René Worms, secrétaire général, tome IX, année 1902 (7 francs).

Chez CHARLES LAVAUZELLE. — *Campagne de 1809*, étude militaire rédigée conformément au programme des examens d'